

Je vais mourir. Là. Maintenant. Sans revoir mes parents. La dernière vision que j'aurai de ce monde, ce sera lui. Je le vois qui se dresse devant moi, impitoyable et déterminé à me tuer. Je l'implore du regard, un regard désespérément triste, plein de regret, plein de larmes ruisselantes. Cette image le laisse indifférent. Cela lui est bien égal. Ce qu'il voit ne le trouble pas, il préfère se fier à l'odeur. Et mon odeur l'excite au-delà de tout ce qu'il a connu auparavant. Ses petits yeux flambent de colère, il est fou de rage, comment pourrait-il m'épargner ? Je suis sûre que je vais mourir. Pourquoi est-ce que j'ai essayé de le suivre ? Qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais dû le laisser courir, et je serais restée vivante. Au lieu de cela je vais mourir de la façon la plus atroce qui soit, sans aucune chance de me défendre, sans avoir le moindre espoir de m'en sortir. Je le vois qui s'approche. Je le trouve monstrueux. Je n'avais jamais réalisé à quel point il l'était. Un être féroce, habité par la rage, tout entier voué à la tuerie. Quand il se jette sur moi, mon cri fait résonner toute la montagne.

\*

\* \*

### *Trois ans plus tôt...*

Esperanza avait quitté le Nicaragua un soir de janvier, jetant un dernier regard sur ce pays qu'elle avait aimé, sachant pertinemment qu'elle ne reviendrait pas, mais était-ce important ? Qu'est-ce qui comptait finalement ? Qu'elle rentre au pays ou qu'elle continue à fuir ses souvenirs ? Dans cet écrin vert elle avait trouvé facile d'oublier, les sentiments s'étaient éteints, le contact de la

nature avait guéri sa plaie. Elle avait aimé ce boulot de gardienne de parc naturel, c'était dans ses cordes. Elle s'était prise d'affection pour un toucan, étrange non ? Elle qui détestait toute forme d'attachement. Elle venait de s'apercevoir qu'elle allait regretter l'oiseau plus qu'elle ne l'avait prévu. Elle ferma les yeux, huma l'air saturé d'humidité pendant quelques instants, histoire de s'imprégner une dernière fois. Elle pourrait s'en souvenir quand elle aurait le blues. Puis elle se dirigea vers les portes automatiques de l'aéroport, en traînant derrière elle sa grosse valise à roulettes.

\*

\* \*

Après un transfert par Paris, elle avait atterri à Toulouse. Avait enfilé un bonnet, une écharpe et des gants, mais malgré cela elle crevait de froid. Personne n'était venu l'attendre. C'était bien ce à quoi elle s'attendait. Elle jeta un regard circulaire autour d'elle. Même pas un taxi, quelle foutue ville ! Elle hésita à prendre la navette qui distribuait le centre-ville. Tous les passagers s'étaient retrouvés sur ce trottoir après avoir récupéré leurs bagages. L'impression intolérable d'avoir quitté le paradis la prit à la gorge. Personne ne l'y avait obligée, c'était sa seule décision. A quoi bon reculer ? Il fallait faire face. Elle n'avait pas le choix et se mit dans la file d'attente. Il faisait si froid dehors qu'elle grelottait, son corps n'avait pas eu le temps de s'habituer, en été elle l'aurait trouvé moins dur, mais en plein hiver, c'était une autre histoire. Quand le bus arriva enfin, elle trouva une place tout au fond, et s'y réfugia, frigorifiée et tremblotante. La navette démarra, respectant son horaire et elle essuya la

buée sur la vitre pour apercevoir les lumières de la ville, entrecoupées de cinglantes rafales de pluie.

\*  
\* \*

Quand elle revit les Pyrénées et leur aura bleutée après cette longue absence, elle ressentit une bouffée de chaleur exquise. C'était là qu'elle était née, c'était là qu'elle mourrait. C'était chez elle. La terre de ses ancêtres. Une terre qui lui insufflait une force vitale extraordinaire, c'était comme une sève qui montait dans ses veines qu'elle absorbait sans savoir pourquoi. Un suc de jouvence, un parfum d'immortalité, elle se sentait régénérée comme nulle part ailleurs. Ce n'était pas l'effet de la nature. C'était quelque chose de métaphysique et spirituel à la fois. Une sorte de transe intergénérationnelle qu'avaient dû ressentir tous ses ancêtres avant elle, les Cathares. Elle était visiblement habitée par la flamme qui les avait menés à la révolte et au bûcher, elle le savait.

A l'approche du village, elle sentit son cœur se serrer, tous ses souvenirs lui montant brutalement à la tête, lui assénant un énorme coup de blues. Elle allait revoir ses parents à qui elle n'avait pas écrit une seule lettre, pas téléphoné une seule fois, telle une fille ingrate. Qui sait comment ils allaient réagir. Sa mère surtout. Elle avait bien assez souffert. Ce n'était pas contre elle, mais leur faire signe s'était révélé tout simplement impossible. Seul le temps pouvait guérir les blessures, il fallait le laisser faire son œuvre réparatrice.

Elle la vit devant la maison, toute frêle mais à l'allure toujours aussi fière, un beau port de tête, un air distingué et hautain. Le contraire de son père, un homme

aussi doux qu'effacé.

Les années ne l'avaient pas changée.

— Mon Dieu, Esperanza !

— Maman !

Elle se jeta dans les bras de sa mère, qui la serra tellement fort contre elle qu'elle eut l'impression qu'elle allait l'étouffer, lui caressant les cheveux et répétant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Enfin !

— Pardonne-moi, Maman...

Et tout avait repris comme avant, on n'avait pas parlé de ce qui s'était passé, on avait soigneusement évité le sujet, pour épargner toute la famille, ç'aurait été une trop grande souffrance ne serait-ce que de l'évoquer.

Elle n'avait eu aucun mal à trouver un poste d'agent à l'ONCFS, l'office national de la chasse et de la faune sauvage, en Ariège. Une fille dotée de cette expérience, cela ne courait pas les rues, elle les avait immédiatement intéressés. Le Nicaragua bénéficiait de l'image de paradis vert que le Costa-Rica avait dans le monde et la France voulait s'acheter une étiquette de nation écologiste. Au début, tout avait été parfait. Elle faisait bien son boulot, trop bien même, ce n'était guère difficile pour quelqu'un qui adorait la nature. Les gens l'avaient bien acceptée, ils étaient contents de la revoir, le genre *retour de l'enfant du pays, ici c'est mieux qu'ailleurs, pas besoin d'aller au diable vauvert*, et tous les clichés qui vont avec. Ils étaient fiers d'elle. Mais tout avait mal tourné à cause de l'ours.

La dépouille de l'animal avait été découverte sur le territoire de sa commune. Le deuxième ours, après Cachou, retrouvé mort cette année dans le département, ça

commençait à faire beaucoup. Surtout après la mort de Cannelle laissant un ourson orphelin, la condamnation du chasseur, le tintouin qu'avait fait Jacques Chirac à l'époque, « une grande perte pour la biodiversité » et tout le tralala. Ils avaient rapatrié sa dépouille par hélicoptère et ordonné une autopsie à l'école vétérinaire de Toulouse. L'ours avait été tué par balles mais pas de détails sur le nombre d'impacts et le type d'arme qui avait été utilisée. Les gendarmes, la Préfète et le Procureur avaient ergoté sur place plus de quatre heures après la découverte du cadavre. Gouvernement, médias, tout le monde s'était emballé. La ministre de la Transition écologique et solidaire était montée au créneau : « Un ours a été abattu par balles en Ariège, c'est une espèce protégée, cet acte est profondément condamnable et L'Etat va porter plainte. De quoi filer la trouille aux chasseurs. Le Procureur de l'Ariège n'avait rien trouvé de mieux qu'ouvrir une enquête pour "destruction d'espèce non-domestique protégée", et la Brigade de Recherches de gendarmerie de Saint-Girons s'était trouvée propulsée gardienne du temple de la déesse Biodiversité. Le tueur risquait 150 000 euros d'amende et trois ans d'emprisonnement, la facture était salée. Trépigant sur ses pieds, la commission européenne avait vociféré à la face de la France « Puisque c'est comme ça, vous me referez une réintroduction d'ours dans les Pyrénées, vous avez tué trois spécimens en 2020 ! Le journal Le Monde titrait : « Un incident regrettable mais inévitable : la mort d'un ours en Ariège relance le débat sur sa présence dans le massif pyrénéen. »

\*

\* \*

Cela ne plaisait pas du tout à Esperanza. Tout ça, c'était de la politique. De l'agitation médiatique, beaucoup de bruit pour rien. Le tueur courait toujours. On se dé-faussait, comme toujours on débattait de tout, de la cuisine de technocrates, dont il ne sortait jamais rien. Cela n'aurait eu aucune incidence sur sa vie personnelle s'ils n'avaient eu l'idée lumineuse de lui coller au train un type de la Brigade de recherche, et elle s'était retrouvée avec un connard de première pendu à ses basques. Il vous faudra collaborer avec eux, avaient-ils prévenu, et ce genre d'ordre ne présageait rien de bon. Il fallait reconnaître que l'idée de travailler avec la gendarmerie n'était guère excitante pour une fille habituée comme elle à une grande liberté d'action. Le Nicaragua avait entre autres cet avantage de lui faire totalement confiance, ce dont elle lui serait éternellement reconnaissante.

Marc Vidal était gendarme en Guyane. Il s'y plaisait. Bien que le métier soit dangereux, la vie était facile. Les drogués dans les rues, les brésiliennes qui venaient frapper à sa porte, offrant leurs corps contre l'hospitalité, ne le dérangeaient pas. En contrepartie il bénéficiait d'une qualité de vie qu'il n'avait pas en Métropole, une villa superbe au bord de la mer, pourvue d'un vaste jardin plein de bananiers et d'hibiscus et d'une piscine bordée de bougainvillées, le tout entretenu par un jardinier. Quand il lui prenait l'envie, il profitait de la plage avec son eau à trente degrés, des restaurants à la cuisine créole dont il ne se lassait pas, profitant au maximum de son séjour là-bas. Il téléphonait à ses amis restés à Deauville, et prenait un malin plaisir à leur demander quel temps il faisait, pour ensuite leur parler du soleil qu'il faisait ici.

Le boulot n'était pas facile, mais il lui convenait. Il



était le genre d'homme à aimer les épreuves physiques. Crapahuter dans la forêt au milieu de bestioles dangereuses, descendre les fleuves dans une pirogue, traquer les clandestins prêts à le tuer pour quelques kilos d'or, c'était de l'adrénaline pure, et il en avait besoin. Il se sentait bien, et cette vie aurait pu durer toujours s'il n'avait pas fait la rencontre de Maria.

Un jour de Février, il traînait dans un bar à Toulouse. Comme toujours, les femmes se cachaient sous des tonnes de vêtements les faisant paraître plus grosses qu'en vérité, les masques de Carnaval dissimulaient leurs visages. Anges ou démons ? Là était la question. On ne pouvait jamais savoir à qui ou à quoi on avait affaire, mais la danse et l'excitation l'emportaient et l'alcool permettait toutes les audaces. Au petit matin, la lassitude s'empara de lui, l'ambiance était retombée, il ne restait plus grand monde. Il était temps de rentrer. Passablement éméché, il remarqua une brésilienne qui attendait devant la sortie du bar. Il n'aurait pas pu ne pas la voir. Une beauté. Sans se poser de question, il s'avança vers elle avec l'idée de tenter sa chance. Inespéré, la fille n'était pas farouche. Elle lui fit aussitôt comprendre qu'elle attendait de lui bien plus que de la danse et il n'eut aucun mal à l'embarquer chez lui.

Ce fut le début d'une folle passion. La fille avait deux gosses en bas âge, et un corps à réveiller un mort. Pas de prise de tête. Pas d'engagement. Pas de problème. Cela s'était corsé quand elle avait pris pour deuxième amant un brésilien fraîchement sorti de son campement d'orpailleurs. Ce mec pillait allègrement l'État français en polluant massivement le fleuve avec du mercure, et dès qu'il aurait assez d'or, l'équivalent d'un lingot, il retournerait dans son pays s'acheter une maison. Marc savait que la belle le suivrait. Il avait compris que les deux gosses

étaient les siens, l'aîné avait lâché le mot « papa », et elle l'avait repris aussitôt. Elle n'avait fait qu'un crochet par la Guyane, histoire d'accoucher à l'hôpital aux frais de l'État français.

Seulement voilà, il était accro à la fille aux seins couleur cannelle dont le balancement lui faisait tourner la tête, celle dont la démarche chaloupée l'excitait à toute heure du jour ou de la nuit. Le jour où il les avait surpris en train de faire l'amour dans la maison, avec les deux gamins abandonnés dans le jardin, lui sans son pantalon et elle les yeux écarquillés de plaisir, criant à s'esquinter les cordes vocales, il avait perdu la tête. Rien ne serait arrivé s'il n'avait pas eu d'arme à la ceinture. Il n'aurait jamais tiré à froid. Mais là, il y avait eu un truc qui avait explosé dans son cerveau. Fou de douleur, il avait vidé son chargeur sur eux. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de balles. Jusqu'à ce qu'ils arrêtent. En fait, cela faisait déjà longtemps qu'ils avaient arrêté parce qu'ils étaient pulvérisés. La boîte crânienne du gars en bouillie, le corps éjecté sous l'impact, la femme avec le visage, les seins, le ventre déchirés et sanguinolents. Puis tout s'était brouillé et il avait perdu connaissance.

Quand il s'était réveillé, il était à l'hôpital, avec des tubes dans ses bras, un mal de crâne insoutenable et une douleur au plexus. Une infirmière s'affairait avec la perfusion sur le côté du lit. Un appareil fournissait le tracé d'un électrocardiogramme.

- Ne bougez pas. Vous êtes en état de choc.
- Qu'est-ce qui m'arrive ?
- Le médecin va venir vous voir. Ne vous fatiguez pas.
- Ils sont morts ?



— Qui ça ?  
— Maria... et Santiago.  
— Personne n'est mort. Vous étiez seul.  
— Je les ai tués !  
— Vous avez fait une syncope. Un voisin vous a trouvé. On vous a mené à l'hôpital. Ne bougez pas, le docteur arrive.

Ce n'est que bien plus tard que Marc comprit ce qui s'était passé. Sous le choc, il avait perdu connaissance et les deux amants en avaient profité pour disparaître avec leur progéniture. Bon débarras, c'était mieux pour tout le monde. Mais Marc souffrait depuis d'un mal incurable. Il ne pouvait pas oublier Maria, ni son infidélité. Elle s'était foutue de lui du début à la fin. Quel idiot il avait été. Il n'avait plus goût à rien maintenant, il trimballait son amertume sur son dos comme une infirmité, comme une bosse. Les collègues ne comprenaient pas ce qui lui arrivait, il n'était plus le même. Il buvait de plus en plus. Il fallait que ça s'arrête, ou bien il finirait par se faire tuer, il n'était plus capable de lutter contre les orpailleurs dans la forêt.

Il était las de ce paradis terrestre. Le punch n'avait plus le même goût, les virées au carbet qui finissaient par une soûlerie avec les copains étaient répétitives, les filles l'ennuyaient. Après la saison des pluies venait la saison sèche, et inversement. Toute l'année les jours avaient la même durée, le soleil se levait à six heures et se couchait encore à six heures. Tout était si prévisible. Les quatre saisons lui manquaient, il rêvait de neige et d'hiver. Il n'avait pas d'avenir dans ce pays, il le savait. Il fallait qu'il rentre en France, c'était une question de survie.

Sa mutation se fit tant attendre qu'il finît par

croire qu'il ne l'aurait jamais. Aussi quand il débarqua à Paris, il eut les larmes aux yeux à la pensée de pouvoir recommencer à vivre, oublier sa déception, entamer une vie nouvelle qui n'aurait rien à voir avec la précédente. Passer à autre chose.

Sa première rencontre avec Esperanza fut loin d'être facile.

— Ecoutez Vidal, je n'ai rien contre vous. Mais l'ONCFS m'a chargée du suivi des ours. Je les traite contre les parasites. Je les marque d'une puce électronique et je les équipe de deux émetteurs aux pattes, d'un collier GPS. Je suis leurs déplacements avec un capteur d'activité. J'étudie leur comportement et leur capacité d'adaptation. Depuis 3 ans. Et vous, vous vous y connaissez en ours ?

— Non, mais je m'y connais en hors-la-loi.

— Vous avez tourné un western où vous aviez le rôle du chasseur de primes ?

— Marc soupira.

— J'ai traqué les orpailleurs clandestins dans la forêt guyanaise et je peux vous dire qu'ils étaient un peu plus dangereux que des éleveurs en colère.

— Ne vous méprenez pas. Ils peuvent être dangereux. Ils en ont marre de l'attitude méprisante, irresponsable et aveugle d'un État aux ordres de Bruxelles, qui passe sans complexe au-dessus des consultations et du désaccord de la population locale. Ils ont épuisé tous les recours juridiques et démocratiques. Alors ils sont excédés et prêts à tout. Nous avons affaire à un serial-killer d'ours.

— Je ne dis pas le contraire. Certains opposants sont violents, les menaces, insultes, pneus crevés, bureaux et villages saccagés se multiplient. Mais de là à parler d'un

serial-killer, vous allez un peu loin, non ? Vous regardez trop de films à la télé.

— Ils vous ont raconté ce qui s'était passé à la dernière réunion municipale ?

— Non.

— Léonard Vuillemin... C'est le plus enragé. Il est prêt à tout. Je le soupçonne d'être le tueur, il a un comportement violent. Quand il me voit, il perd tout contrôle, il devient complètement fou. Il m'en veut à mort de protéger les ours. Il fait partie des éleveurs qui ont eu le plus de pertes. Ils forment un véritable clan.

— Je vais les interroger. Lui en premier.

— Non, il ne faut pas qu'il se méfie, ça pourrait faire rater votre enquête. Il vaut mieux le suivre. Il a l'habitude de rôder dans la montagne, il part plusieurs jours, il passe les nuits en altitude, là où les vivent les ours.

— C'est une invitation à aller camper ensemble ?

— Vous saviez que l'ours était solitaire et principalement actif la nuit ?

— Je ne suis pas un spécialiste.

— Vous voyez, vous ne connaissez rien au sujet.

— Vous poursuivez une idée ou bien c'est juste une réaction épidermique à mon encontre ?

— Ils se reproduisent, dévorent les brebis. On ne peut pas les empêcher de venir dans les zones pastorales. Vous n'avez aucune idée de la façon dont les ours fonctionnent.

— Puisqu'on fait équipe, où est le problème ?

— Je ne veux pas vous traîner derrière moi.

— Ce pourrait être le contraire.

— Vous voulez parier ?

— Dîner aux chandelles ou pizza congelée ?

— Ni l'un ni l'autre. Si je gagne, vous me laissez

faire mon travail seule et comme je l'entends.

— Impossible, j'ai des comptes à rendre.

— Vous venez d'admettre que vous pourriez perdre !

— C'est dingue ! Vous êtes toujours comme ça ?

— Comme quoi ?

— Sèche, intolérante, suffisante, bornée... et de mauvaise foi.

— Stop ! J'ai compris l'idée générale. Seulement quand on me prend à rebrousse-poil.

— Vous venez d'admettre que vous êtes tout ça à la fois.

— Ne me cherchez pas, Vidal.

— Ah bon, c'est moi qui vous cherche ?

— Vidal, vous ne voulez pas aller à Saint Tropez ? C'est bien pour un gendarme...

— Très drôle.

Esperanza ne prit même pas la peine de répondre. Ce gars commençait vraiment à l'agacer. Cela ne valait pas la peine de s'en préoccuper. Elle avait mieux à faire. Elle aurait vite fait de le semer, aucune inquiétude à avoir. Ce n'était pas parce qu'il venait de Guyane qu'il était Superman, il ne connaissait rien aux Pyrénées, alors qu'elle connaissait par cœur chaque arbre de la forêt, chaque clairière, chaque lac de montagne, elle avait franchi tous les cols, et surtout elle connaissait bien les ours.

\*

\* \*

Léonard n'était pas du genre à se laisser pourrir la vie par de sales gosses. Quand il les avait vus ricaner parce qu'il décroissait les poils collés et puants de sa brebis, il les

avait insultés méchamment.

— Tirez-vous, sales voyous, ou je vous botte le train ! Vous n'avez jamais vu un mouton on dirait ! Eh bien vous allez la voir, celle-là... vociféra-t-il en les menaçant de son bâton. Putain d'enfants de riches ! Petite vermine...

— Hou ! Hou ! Elle aime ça ta brebis, quand tu lui frottes le derrière ?

— Si je t'attrape...

Ils étaient plus vifs que lui. Pourtant il était rapide. Mais ils avaient anticipé l'attaque, alors il préféra renoncer, essoufflé. A quoi bon s'occuper de ces petits morveux ? La vie s'en chargerait bien !

Il fallait bien s'occuper des brebis, tout de même. Sales petits merdeux. C'était la faute des parents. Putain de parents irresponsables. Pas capables de les élever. Ils en feraient de la racaille. Des bons à rien. Des glandeurs. Qui ne foutaient rien de leur vie et taperaient du fric à Maman et Papa jusqu'à leur mort. Bah, après tout, ce n'était pas son problème.

Il avait mieux à faire, en particulier préparer l'expédition de la nuit prochaine.

\*

\* \*

Esperanza était belle, toute la forêt le savait. Chaque arbre, chaque buisson, chaque rocher adorait la cacher et les ruisseaux étaient fiers d'accueillir son pied léger. Les lacs d'altitude scintillaient à son approche, pour mieux l'attirer dans leur lit. Mais le plus vulnérable des êtres de la forêt c'était Léonard, depuis qu'il l'avait vue nageant, au milieu de l'étang bleu, à l'aurore encore baignée

de rosée.

Cambré sous sa chevelure d'ébène, son corps souple et hâlé s'était avancé, quittant doucement la rive pour filer à fleur d'eau comme le font les poissons argentés. C'était fou. C'était si fou et si simple à la fois. Cette fille, tellement désagréable au village, et si désirable dans la montagne, comme si en changeant d'univers elle devenait une autre, plus femme, plus réelle, plus accessible. Il fut pris de vertige, l'espace d'un instant. Il lui fallut s'asseoir sur une pierre, encore humide de rosée du matin, pour arriver à respirer. Ses tempes lui cognaient à la tête, son cœur palpitait à se rompre, et ses jambes tremblaient, comme quand son grand-père l'avait surpris dans le foin avec la petite fille de Désirée Potain. Il lui avait filé une de ces torgnoles ! Malgré tout, ils avaient recommencé, appris à se cacher, mais cette clandestinité avait eu raison de leur amour, son désir, exacerbé au début, avait cédé au final à la peur panique qui s'emparait de lui, le rendant plus misérable à chaque fois. Ce n'était pas comme cela qu'il voulait vivre l'amour. Finalement, il ressassait cet épisode avec aigreur, chaque fois qu'il repassait devant la grange, il ressentait un sentiment d'humiliation. Il considérait le village comme un lieu de vie et de travail, mais ne s'y sentait pas bien comme dans la montagne, où il pouvait être libre. Et voilà qu'il s'apercevait qu'Esperanza partageait le même besoin vital, ça l'excitait, il se rapprocha de la rive pendant qu'elle lui tournait le dos, et se dissimula complètement derrière un sapin que le soleil n'avait pas encore tiré de l'ombre. De là, il aurait une vue parfaite au moment où elle sortirait de l'eau. Il ne faisait rien d'autre que se tapir comme pour attendre la venue d'un gibier, il avait l'habitude. Il était bien plus à l'aise avec l'isard, qui l'obligeait à monter en altitude, mais qu'il traquait seul. La



chasse au sanglier, très peu pour lui, il détestait les battues.

Son attente était délicieuse. A présent, il savait qu'il allait la voir nue comme personne ne l'avait jamais vue. Ce serait comme si elle s'était déshabillée pour lui seul. Il ferma les yeux.

— Léonard...

— Embrasse-moi.

Sa bouche était sèche et ses mains tremblaient. Il rouvrit les paupières, ce serait trop bête de rater ce qu'il espérait depuis un bon moment et se força à rester tranquille. Il fixait l'étang au travers des branches de résineux, ses yeux habitués à la faible luminosité de l'aube se mirent à l'affût du moindre mouvement. Soudain le soleil s'éleva derrière la montagne, l'aveuglant brutalement et l'obligeant à cligner des yeux sous l'intensité de la lumière. Il s'écarta de quelques centimètres sur la gauche, ce qui lui permit de rouvrir pleinement les paupières, débarrassé de ce rayon insupportable.

Alors il la vit. Belle. Superbe. Ravissante. Des cheveux noirs longs jusqu'à la taille, qu'elle secoua d'un geste de tête, comme le font les chevaux sauvages avec leur crinière. Son corps ruisselait tout entier, il ressentit une envie soudaine de la prendre avec l'instinct primitif de la montagne. Sensation Violente. Inouïe. Insensée. Il se raidit d'émotion. Elle s'assit dans l'herbe tendre, le regard tourné vers le lac, goûtant la plénitude d'un paysage désert, le corps encore mouillé parcouru de frissons. La brise à la surface de l'eau faisait maintenant de petites vagues dorées et brunes. C'était presque comme la toute première fois. Sa tête était complètement vide, il était submergé de désir, une sensation surnaturelle, c'était comme dans un rêve. Il ne l'oublierait plus jamais. A cet instant, il sut qu'il

l'aimait.

\*  
\* \*

Léonard détestait la façon dont Marc Vidal faisait équipe avec Esperanza. Il lui était insupportable de les voir ensemble. Il les avait surpris en pleine nuit alors qu'ils campaient dans la forêt. Avant, ces instants lui étaient réservés, à lui, Léonard. Il n'y avait qu'elle et lui qui parcouraient la forêt la nuit. Maintenant ils étaient trois. Un mauvais chiffre. Un de trop. Le gars avait pour mission de trouver le tueur d'ours, et elle le guidait, puisqu'elle connaissait les habitudes des plantigrades et les endroits qu'ils affectionnaient.

Il en voulait à Esperanza, non pas qu'il ne comprit pas qu'elle fasse son boulot, mais elle défendait aveuglément la cause des ours, sans vouloir écouter les revendications des éleveurs. Il l'avait supporté jusque-là, mais maintenant qu'elle semblait prendre plaisir à flirter avec cet inconnu, qui n'était même pas d'ici, c'était devenu exaspérant.

Il vérifia qu'il ne manquait rien dans son sac à dos, éteignit la lumière qui régnait dans la cuisine, sortit par la porte qui donnait sur la cour et ferma la maison. La nuit était belle et claire, parfaite pour ses objectifs.

\*  
\* \*

Esperanza avait trouvé une idée vieille comme le monde pour se débarrasser de Marc Vidal. Elle avait tout simplement versé un somnifère dans la flasque de gnôle qu'elle lui tendait. Marc hésita un instant, il ne voulait pas

replonger dans l'alcoolisme, puis fit taire sa conscience un peu trop zélée et accepta sans se faire prier le remontant. Il se dit qu'aucun homme ne résisterait à la chaleur d'une bonne eau de vie sous un ciel parsemé d'étoiles en pleine montagne. Esperanza prit soin de demeurer quelques moments avec lui comme les autres soirs, fixant les braises hypnotiques d'un feu qui refusait de s'éteindre, surveillant le moment où il s'assoupirait. Elle chantonnait une chanson de son enfance, celle que sa mère lui chantait pour l'endormir. Il vacilla brusquement, se réveillant sous le choc du sol dur comme du bois.

— Je crois que je ne vais pas faire de vieux os.

— Vous voulez que je prenne le premier tour de garde ?

— Si ça ne vous dérange pas...

— Ne vous en faites pas Vidal, je ne le dirai à personne.

— Toujours d'humeur blagueuse...

— Bonne nuit Vidal, faites de beaux rêves.

— Bonne nuit.

*Elle a un certain charme. Mais la rose a trop d'épines pour moi.*

A peine allongé, Marc Vidal se mit à ronfler bruyamment, ce qui fit sourire Esperanza. Elle ramassa ses affaires furtivement, glissa comme une ombre avec son sac et se fonda dans la nuit. Quand il se réveillerait, elle serait loin. Elle avait le champ libre pour retrouver la trace du tueur.

\*

\* \*

Leonard avançait pas à pas dans l'obscurité, profi-

tant des rayons de la lune pour se diriger dans l'épaisse forêt touffue qui n'était que le début de l'ascension. Plus loin, il faudrait se guider avec les étoiles. Loin de l'effrayer, les cris stridents des oiseaux de nuit réveillaient son instinct de chasseur, car lui aussi sentait la proie toute fraîche à sa portée, il se sentait devenir un prédateur. Il repéra des traces d'ours, des poils restés accrochés à des branches, et des restes d'excréments. Alors il se baissa pour chercher des empreintes, comme un vieux sioux. Il sourit. Il avait trouvé celles de l'ours. La chasse, il l'avait dans le sang. Normal quand on aime le sang. Il n'allait pas tarder à avoir besoin de son fusil, il le sentait bien, et son flair ne le trompait jamais.

\*

\* \*

Marc Vidal venait de se réveiller la tête lourde. Il n'aurait pas dû boire autant. C'était la première fois qu'il se sentait vaseux après un petit verre. Bon sang, autrefois il tenait bien mieux l'alcool. Il se releva sur un coude, il fallait qu'il relaie Esperanza, c'était son tour de garde. Après un coup d'œil circulaire, il se demanda s'il ne rêvait pas. Elle avait disparu.

*Merde ! Ce n'est pas vrai ! La garce ! Elle m'a faussé compagnie !*

Il bondit sur ses pieds. Incroyable, il s'était fait avoir comme un débutant. Il se sentait ridicule. Il se jeta sur le campement et rassembla ses affaires en un tour de main. Puis il se lança sur les traces d'Esperanza, enrageant de s'être laissé berné. Il maudissait sa naïveté.

*Saleté de bonne femme !*

\*

Léonard avait repéré le plantigrade. Il en avait marre de retrouver ses brebis dévorées dans la montagne. Alerté par un nuage de vautours, cela faisait deux fois qu'il découvrait son troupeau entièrement décimé, un véritable charnier sanguinolent réparti en tas. La dernière fois, il avait perdu deux cent cinquante bêtes. Il fallait que cela cesse. Il allait passer à l'acte. Il n'éprouvait aucune pitié pour l'animal, que de la haine. Quand il le surprit à travers les conifères, il épaula et tira. Affolée par le claquement sec du coup de feu, l'ourse redescendait la montagne, son petit sur les talons. Elle prenait de la vitesse dans la pente, écrasant les buissons sur son passage, l'ourson essayait de la suivre, mais il commençait à se faire distancer. La mère n'y prenait garde, continuant sa course de survie à travers la forêt épaisse et dense. Le bruit des balles cessa et l'atmosphère redevint normale. S'arrêtant au milieu des sapins, la femelle tendit l'oreille et leva le nez pour humer profondément l'air. Elle se retourna pour chercher son petit. Ne le voyant pas arriver, elle poussa un grondement. Puis un autre. Aucune réponse. Elle rebroussa chemin. Elle continuait de sentir l'air, le nez vers le ciel, cherchant désespérément la senteur de l'animal. Tout à coup elle perçut l'odeur tant haïe de l'homme, comprenant instantanément le danger. Elle se mit à courir pour retrouver son petit avant le prédateur. Elle s'arrêta à nouveau pour repérer les deux odeurs, celle qu'elle recherchait et celle qu'elle craignait. Et soudain elle comprit. Entre elle et son fils, il y avait un humain. Elle fonça de nouveau à travers les branches, dans l'épaisseur de la forêt. C'est alors qu'elle repéra l'intruse. Elle savait d'instinct ce qu'il fallait faire pour protéger son petit, comme toute mère en colère.

Elle chargea.

\*

\* \*

Esperanza entendit le coup de feu et se prépara à intervenir. Elle ne tremblait pas, elle avait tant espéré ce moment. Elle était prête à lui faire face. Elle voulait l'arrêter, il n'aurait que ce qu'il méritait. Au moment où elle reconnut la tache qu'il avait sur le cou, elle comprit que c'était lui. Esperanza allait mourir comme sa sœur, les deux filles Cruz massacrées par le même tueur. Elle ne pourrait pas venger sa petite sœur Antonia. Qu'est-ce qui l'avait prise de vouloir le tuer ? Elle l'avait enfin retrouvé, c'était bien le même ours, mais il allait avoir sa peau. Elle n'aurait pas sa vengeance. Mince consolation, ils ne sauraient jamais que c'était elle le sérial killer d'ours. Elle n'aurait jamais dû s'en remettre au Seigneur, il y a des jours où le ciel est aveugle. Ce fut sa dernière pensée, tandis qu'une énorme blessure déchirait son ventre, laissant échapper ses entrailles, et que sa tête était labourée par deux battoirs géants aux griffes acérées.

\*

\* \*

Un coup de feu retentissant fit s'effondrer l'ourse. La balle l'avait atteinte en pleine tête. L'arme en bandoulière, Léonard se précipita sur le charnier, la bête et la femme dont les membres ensanglantés semblaient entremêlés, tel un amas de chair sanguinolent. Il tomba à genoux et se mit à pleurer sur le corps d'Esperanza.